

vers les projets Devèze, alors qu'en France, lorsque Sarraut pose la question de confiance à la suite du discours de Flandin, deux députés seulement voteront contre : les socialistes et centristes ayant donné leurs suffrages à la politique qui veut le respect des traités, qui veut ne pas négocier avec Hitler et qui exige que la loi soit appliquée. Or, pour l'appliquer, il n'y a qu'un seul système : la guerre ! la guerre ! que la « nation française » doit mener au nom de la démocratie et de la civilisation. Entretemps, un pari sera lancé entre Maurras, Taittinger, La Roque d'un côté et Blum, Cachin de l'autre. L'enjeu du pari : le plus grand zèle dans la « défense de la nation », dans la « réconciliation des Français ». Et les réminiscences historiques des centristes seront aussi instructives que leurs incursions théoriques. L'on parlera des émigrés de Coblenz, de Valmy, de l'armée de Condé pour prouver que ceux qui combattent contre la « nation » (demain on dira la patrie) ce sont les deux cents familles (la statistique est une arme parfaite pour le démagogue qui doit brouiller les cerveaux des ouvriers), alors que les travailleurs sont le seul ciment de la nation. Demain peut-être on rééditera la formule de Napoléon et le « soleil d'Austerlitz » luira sur les cadavres des prolétaires assassinés. D'un autre côté, le centriste qui doit faire appel jusqu'à Marx pour conquérir un plus grand crédit parmi les ouvriers, repêchera dans la « Critique de l'Economie Politique » une phrase que Marx avait employé pour indiquer la mission internationale de chaque prolétariat. « Le coq français apportant la révolution en Allemagne », ne voudra plus dire que le prolétariat français par sa lutte contre son capitalisme doit aider le prolétariat allemand à secouer son propre joug, mais elle signifiera le général Maurin apprêtant ses armées contre l'Allemagne barbare. De son côté, la grande presse française fera écho au Front Populaire : celui-ci ne parlera plus du prolétariat allemand, de son capitalisme, mais de « l'Allemagne » ; la Droite sortira à nouveau de son arsenal les opinions de Nietzsche et de Goethe considérant l'Allemagne encore submergée dans l'état de la barbarie.

Dans cette terrible orchestration, le prolétariat est muet, tragiquement muet. Ceux qui ont voté en Angleterre pour Baldwin ou pour Attlee; en Allemagne pour Hitler; en France pour De Kerillis ou pour Herriot, Blum et Cachin; en Belgique pour Degrellé ou pour Vandervelde, ce ne sont que les restes inanimés de ce qui fut la grande armée mondiale de la révolution. A l'état d'extrême décomposition où elles se trouvent les masses ne parlent plus leur langue spécifique mais la langue des traîtres qui ont assuré la victoire du capitalisme lorsque les situations révolutionnaires avaient fait trembler le régime capitaliste. Dans tous les pays c'est la voix commune des Staline, des Vandervelde, des Hitler, des Mussolini, qui s'élève et qui relie provisoirement les masses au capitalisme mondial. Mais nous n'en sommes qu'à la répétition générale. Pour quand la guerre ? Personne ne saurait le prédire. Ce qui est certain, c'est que tout est prêt : ce mois de mars 1936 devait le prouver tragiquement, lumineusement. Au moment où l'histoire embranche des foudres dans son cours, les prolétaires communistes qui continuent la lutte doivent s'armer de la conviction que s'il est possible d'enlever provisoirement aux masses la possibilité d'écouter les rares groupes qui militent pour le prolétariat et qui continuent le processus historique qui débuta en 1917 en Russie, après avoir été préparé par les Communards de Paris, il n'est dans le pouvoir de personne d'éviter que l'aboutissement des contrastes dans la guerre ne détermine la condition pour faire éclore dans le prolétariat, la seule force capable de créer, en liaison avec l'harmonie des besoins humains en face de l'expansion productive, l'harmonie des hommes en une société sans classes.

La seule réponse que ces communistes pourraient opposer aux événements que nous venons de vivre, la seule manifestation politique qui pourra être un jalon dans la voie de la victoire de demain, ce serait une Conférence Internationale qui relie les pauvres membranes qui restent aujourd'hui du cerveau de la classe ouvrière mondiale. Bien malheureusement il ne suffit pas de poser l'inéluctable nécessité d'un problème pour que les conditions se présentent pour une solution qui pourtant n'a nullement le caractère de l'impossibilité !

Pour le 65^e Anniversaire de la Commune de Paris

Entre le Paris de la glorieuse Commune de 1871 et le Paris du Front Populaire existe un abîme qu'aucune phraséologie ne peut dissimuler. L'un s'est annexé les travailleurs du monde entier, l'autre a vu trainer dans la boue de la trahison, le prolétariat français. Nous voulons, pour reprendre les profondes expressions de Marx, que « Le Paris des ouvriers de 1871, le Paris de la Commune » soit « célébré comme l'avant-coureur d'une société nouvelle », et non comme un simple épisode « national », un moment de la défense de la patrie, de la lutte contre le « prussien » ainsi que voudront inévitablement le présenter les valets du front populaire.

Certes, les circonstances historiques dans lesquelles elle surgit pourraient permettre pareilles spéculations. Marx lui-même n'avait-il pas écrit : « Tenter de renverser le nouveau gouvernement en la présente crise, lorsque l'ennemi est presque aux portes de Paris, serait un acte de pure folie. Les ouvriers doivent remplir leur devoir civique ». Mais lorsque en mars 1871, apparut la Commune, c'est Marx le premier qui en dégagait le profond caractère internationaliste en écrivant : « Si la Commune représentait vraiment tous les éléments sains de la société française, si elle était par conséquent le véritable gouvernement national, elle était en même temps un gouvernement ouvrier et, à ce titre, en sa qualité d'audacieux champion du travail et de son émancipation, elle avait un caractère bien marqué d'internationalisme ».

La grandeur de la Commune réside dans le fait qu'elle sut surmonter les préjugés de l'époque, inévitables dans la phase de la formation des Etats capitalistes, pour s'affirmer non comme le représentant de la « Nation » ou celui de la République démocratique (« on croit, dit Engels dans sa préface à la « Commune » de Marx, avoir déjà fait un progrès tout à fait hardi si l'on s'est affranchi de la croyance en la monarchie héréditaire pour jurer en la République démocratique. Mais, en réalité, l'Etat n'est pas autre chose qu'une machine d'oppression d'une classe par une autre, et cela tout autant dans une république démocratique que dans une monarchie ») mais celui du prolétariat mondial. Marx écrit d'ailleurs très justement : le secret de la Commune le voici : « elle était, par dessus tout, un gouvernement de la classe ouvrière le résultat de la lutte entre la classe qui produit et la classe qui s'approprie le produit de celle-ci; la forme politique, enfin trouvée, sous laquelle il était possible de réaliser l'émancipation du travail ».

C'est cette signification historique, dégagée génialement par Marx au feu des événements mêmes, qui est restée de l'insurrection des travailleurs parisiens et qui lui donna l'importance colossale qu'elle eut pour le développement du mouvement ouvrier. Il s'agissait de l'apparition de « la forme politique, enfin trouvée, sous laquelle était possible de réaliser l'émancipation du travail ». Quoi d'étonnant si jusqu'en 1914, le mouvement international vécu sur le souvenir héroïque de la Commune, s'y nourrit mais dut aussi, avec le triomphe de l'opportunisme, en estomper la signification réelle.

La bourgeoisie française aidée par Bismarck devait écraser par le fer et par le feu la Commune, laquelle dans les conditions de développement économiques et sociales de l'époque, ne pouvait avoir de perspectives. Ce n'est qu'après de longues années que la bourgeoisie, aidée par l'opportunisme réussit à brouiller parmi les travailleurs la portée immense de cet événement. Mais là où la violence échoua devait réussir la corruption. En 1917, il apparut que les seuls bolcheviks russes avaient appris à l'école de la Commune, qu'eux seuls en avaient maintenu la signification et au travers de sa critique s'étaient habilités aux problèmes insurrectionnels. Sans la Commune la révolution d'octobre 1917 n'aurait pas été possible. Ici il s'agissait d'un de